

# La morale ?

S'il y a bien un point d'accord ferme et unanime au sein de toutes les Églises chrétiennes, et ce partout dans le monde et depuis les origines<sup>1</sup>, c'est que la personne qui rencontre le Christ et choisit de le suivre est nécessairement conduite à changer son comportement au quotidien, son attitude vis-à-vis des autres, sa perception d'elle-même, ses valeurs, ses projets et ses priorités de vie, pour prendre le Christ comme modèle et comme boussole.

Sur ce chemin, comme le dit Jésus, il s'agit de « porter du fruit<sup>2</sup> » et de « mettre en pratique ses commandements<sup>3</sup> ». Dans le Nouveau Testament, il est question de «

---

<sup>1</sup> La Tradition apostolique d'Hyppolite de Rome, texte datant sans doute de 215, est formelle sur ce point : « *Quand on choisit ceux qui vont recevoir le baptême, on examine leur vie. Ont-ils vécu honnêtement, pendant qu'ils étaient catéchumènes ? Ont-ils honoré les veuves ? Ont-ils visité les malades ? Ont-ils fait toutes sortes de bonnes œuvres ?* » (Tradition apostolique 20). Le parrain et la marraine semblent avoir été conçus à l'origine comme des garants qui répondaient des bonnes œuvres du catéchumène, puis du baptisé.

<sup>2</sup> Marc 4, 20 : « *D'autres reçoivent la semence dans la bonne terre ; ce sont ceux qui entendent la parole, la reçoivent, et portent du fruit, trente, soixante, et cent pour un.* » ;  
Matthieu 3, 8 : « *Produisez donc du fruit digne de la repentance* » ;  
Matthieu 7, 15-20 : « *Gardez-vous des faux prophètes. Ils viennent à vous en vêtement de brebis, mais au dedans ce sont des loups ravisseurs. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figes sur des chardons ? Tout bon arbre porte de bons fruits, mais le mauvais arbre porte de mauvais fruits.* » ;  
Matthieu 12, 33 : « *Ou dites que l'arbre est bon et que son fruit est bon, ou dites que l'arbre est mauvais et que son fruit est mauvais ; car on connaît l'arbre par le fruit.* » ;  
Matthieu 13, 23 : « *Celui qui a reçu la semence dans la bonne terre, c'est celui qui entend la parole et la comprend ; il porte du fruit, et un grain en donne cent, un autre soixante, un autre trente.* » ;  
Luc 3, 8-9 : « *Produisez donc des fruits dignes de la repentance, et ne vous mettez pas à dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père ! Car je vous déclare que de ces pierres Dieu peut susciter des enfants à Abraham. Déjà même la cognée est mise à la racine des arbres : tout arbre donc qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.* » ;  
Luc 8, 15 : « *Ce qui est tombé dans la bonne terre, ce sont ceux qui, ayant entendu la parole avec un cœur honnête et bon, la retiennent, et portent du fruit avec persévérance.* » ;  
Jean 12, 24 : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit.* » ;  
Jean 15, 1-2 : « *Je suis le vrai cep, et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui est en moi et qui ne porte pas de fruit, il le retranche ; et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, afin qu'il porte encore plus de fruit.* » ;  
Jean 15, 4 : « *Demeurez en moi, comme moi en vous. De même que le sarment ne peut pas porter de fruit par lui-même s'il ne demeure pas sur la vigne, de même vous non plus, si vous ne demeurez pas en moi. Moi, je suis la vigne, et vous, les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte beaucoup de fruit, car, en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire.* » ;  
Jean 15, 16 : « *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais moi, je vous ai choisis, et je vous ai établis, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure, afin que ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donne.* » ;

<sup>3</sup> Jean 14, 15 : « *Si vous m'aimez, gardez mes commandements.* » ;  
Jean 14, 21 : « *Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, je l'aimerai, et je me ferai connaître à lui* » ;  
Jean 14, 23 : « *Jésus lui répondit : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui.* » ;

marcher selon la volonté de Dieu », de s'attacher à agir, à vivre, à être selon les commandements de Dieu que Jésus nous montre, dans son enseignement et sa manière d'être.

Le christianisme a d'ailleurs été décrit dès l'origine par le mot grec *hodós*, c'est-à-dire « la route », la « voie », terme souvent utilisé dans le Nouveau Testament pour indiquer un chemin de progrès. Les chrétiens sont les adeptes de la Voie, celles et ceux qui sont en marche vers une nouvelle humanité, qui cherchent à devenir des femmes et des hommes nouveaux, configurés au Christ. Et pour désigner les premières communautés chrétiennes, c'est le terme grec d'« *adelphotes*<sup>4</sup> » (ἀδελφότης), la fraternité (au sens d'une communauté où se manifeste la bonté fraternelle), qui s'est imposé ; qui parle de fraternité entrevoit bien les comportements afférents et la nécessité d'évoluer au plus profond de soi-même pour se comporter à la hauteur de ce mot.

C'est si vrai que pour évaluer la vérité du désir de rejoindre la communauté des chrétiens, l'Église a toujours regardé avec beaucoup d'attention la manière dont le parcours du catéchuménat conduit le « postulant » à évoluer dans ces domaines. Aujourd'hui encore, les accompagnateurs du catéchuménat répondent devant l'évêque de la manière dont le catéchumène a certes compris l'enseignement de l'Église et y adhère, mais aussi de la manière dont sa vie au quotidien porte désormais des traces visibles de cette rencontre personnelle avec le Christ, en étant certes bien conscient que rien ne s'arrête aux sacrements de l'initiation<sup>5</sup>, et qu'il s'agit bien de l'aventure de toute une vie.

---

Jean 15, 10 : « *Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, de même que j'ai gardé les commandements de mon Père, et que je demeure dans son amour.* ».

<sup>4</sup> Pour traduire la 1<sup>ère</sup> Épître de Pierre (2,17), la Bible de Jérusalem dit « *aimez vos frères* », mais le texte grec dit : « *aimez la fraternité* ». C'est encore plus clair en 5,9 : « *c'est le même genre de souffrances que la communauté des frères (littéralement : la fraternité), répandue dans le monde, supporte...* » L'auteur désigne ainsi la totalité des communautés ecclésiales, réunies moralement en une « fraternité » qui subit les mêmes persécutions. Il existe un autre mot, employé dans la littérature grecque pour dire « l'amour fraternel » : « *philadelphia* », mais on ne connaît aucun emploi pré-chrétien d'« *adelphotes* » (ni d'ailleurs dans le reste du Nouveau Testament).

<sup>5</sup> Le Père Hamman, éminent spécialiste des Pères de l'Église, disait en 1981 lors d'un cycle de conférences en la cathédrale Notre-Dame de Paris : « *Variation et rites secondaires, fusion ou distinction, ne doivent pas nous cacher l'essentiel ni faire perdre de vue la cohérence de l'action baptismale. Si l'esprit latin et cartésien aime les distinctions, l'Orient se plaît à découvrir et à mettre en relief l'unité de toute l'action baptismale et de l'initiation chrétienne. « Baptême et confirmation ne sont que les phases successives et inséparables d'une seule et même initiation », dit L. Bouyer.*

*La distinction entre confirmation et baptême apparaît, à la lumière de l'histoire, comme une « évolution secondaire », accidentelle, limitée géographiquement. Elle ne doit jamais nous faire perdre de vue que toute l'action baptismale est l'œuvre de l'Esprit, comme le précise Saint Augustin aux catéchumènes d'Hippone. Déjà le baptême donne l'Esprit, même avant l'imposition des mains ou la chrismation.* »

## Croire, être et agir, trois dimensions inséparables

Les années précédentes, nous avons déjà eu l'occasion d'insister sur une des spécificités du christianisme par rapport au judaïsme et à l'islam. Pour ces deux dernières religions, l'insistance est mise sur l'orthopraxie, c'est-à-dire sur la conformité à un type de comportement pratique et à des rites, validés par les textes fondateurs et par l'expérience de la communauté des croyants : sans cette conformité qui engage toute une vie, il n'y a pas de juif ou de musulman, seulement des gens qui pensent unilatéralement et à tort (selon la pensée de la quasi-totalité des croyants) être juif ou musulman. Cette conformité à un certain type de comportement pratique et à des rites « juge » la vérité du cœur quant à la foi professée.

Pour sa part, le christianisme met la priorité sur l'orthodoxie, c'est-à-dire sur la force et la cohérence d'une claire vision de Dieu et de son projet pour l'homme,

- au travers de l'autorévélation de Dieu dans ce que nous appelons l'Ancien Testament,
- au travers de ce que nous avons vu et compris de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus, confessé Christ, Fils de Dieu et Fils de l'Homme,
- au travers de l'expérience de l'Esprit-Saint qui accompagne fidèlement la communauté des croyants.

C'est cette vision<sup>6</sup> qui éclaire et oriente le chrétien dans ses choix et son comportement au quotidien, par le recours au discernement personnel et à l'expérience de la communauté qu'est l'Eglise. Cela ne signifie pas, loin de là, très loin de là, un désintéret pour le comportement pratique et pour les rites, mais cela signifie que le comportement pratique et l'accomplissement des rites doivent être regardés et évalués par la manière dont ils disent la vérité du cœur, la vérité de la relation personnelle au Dieu-Trinité, et pas le contraire.

---

<sup>6</sup> L'enjeu spirituel est en effet de « **voir comme Dieu voit pour vivre comme Dieu veut** », tout en ayant conscience à la fois de l'infinie Sainteté de Dieu, ce qui nous empêchera, compte tenu de nos limites humaines, de voir tout à fait comme Dieu voit, mais aussi de ce que Saint Paul dit si justement de notre condition humaine dans sa Lettre aux Romains (7, 18-25a) : « *Frères, je sais que le bien n'habite pas en moi, je veux dire dans l'être de chair que je suis. En effet, ce qui est à ma portée, c'est d'avoir envie de faire le bien, mais pas de l'accomplir. Je ne réalise pas le bien que je voudrais, mais je fais le mal que je ne voudrais pas. Si je fais ce que je ne voudrais pas, alors ce n'est plus moi qui accomplis tout cela, c'est le péché, lui qui habite en moi.*

*Moi qui voudrais faire le bien, je constate donc en moi cette loi : ce qui est à ma portée, c'est le mal. Au plus profond de moi-même, je prends plaisir à la loi de Dieu. Mais, dans tout mon corps, je découvre une autre loi, qui combat contre la loi que suit ma raison et me rend prisonnier de la loi du péché qui est dans mon corps. Quel homme malheureux je suis ! Qui me délivrera de ce corps qui appartient à la mort ? Et pourtant, il faut rendre grâce à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur. »*

Comme le dit le Directoire pour la catéchèse de 2020 (alinéa 77), il s'agit de « **parvenir progressivement à ressentir, penser, agir comme le Christ** ».

A ce stade, nous pouvons déjà faire deux premières remarques. Ce que nous venons de dire est à l'origine de la liberté<sup>7</sup> (de la grande liberté) du chrétien en matière de comportement. En effet, dans beaucoup de cas, en toute rigueur, il n'y a pas une seule manière pratique, concrète, solidement enracinée dans un « *hic et nunc* », face à d'autres êtres humains qui sont à la fois tous uniques et tous enfants de Dieu, d'être fidèle à la vision de Dieu et de son projet pour l'homme, qui est celle du christianisme. Nous reviendrons ultérieurement sur cette liberté qui a quelque chose à voir avec l'harmonie réconciliée entre nos comportements et notre vocation, notre identité.

Néanmoins il faut affirmer réciproquement que certains comportements sont radicalement incompatibles avec l'orthodoxie chrétienne, bien qu'ils nous semblent quelques fois justifiables et parfois terriblement séduisants, bien qu'ils nous sont parfois devenus comme une habitude, comme une seconde peau, comme une part de nous-mêmes. Comme le pape François l'a dit récemment « *le chemin de la conversion passe toujours par la croix. Il n'y a pas de sainteté sans renoncement et sans combat spirituel* ».

Rappelons-nous en effet ce que nous avons déjà dit et répété depuis trois ans, le projet de Dieu auquel nous adhérons en tant que chrétiens, c'est que l'homme devienne Dieu, en « devenant un autre Christ ». C'est d'être « configuré au Christ », de « revêtir le Christ », car en Jésus-Christ « **Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu** ». C'est prodigieux, au moins autant que c'est a priori scandaleux dans notre compréhension spontanée de la divinité, ou même dans notre souvenir du récit de la Genèse, qui semble dénoncer la prétention de l'être humain de devenir « comme Dieu » (mais devenir comme Dieu en se passant de Dieu).

Il ne s'agit pas de rivaliser avec Dieu, mais de devenir feu dans le brasier d'Amour qu'est Dieu<sup>8</sup>. Le projet de Dieu et la vocation de l'homme, et donc le salut de l'homme, c'est la

---

<sup>7</sup> Galates 5, 13-14 : « *Car vous, frères, vous avez été appelés à la liberté ; seulement n'usez pas de la liberté comme d'une occasion pour la chair, mais, par amour, servez-vous l'un l'autre ; car toute la loi est accomplie dans une seule parole, dans celle-ci : "Tu aimeras ton prochain comme toi-même"* ». »

Comme le dit James Woody (né en 1972 à Paris, théologien français du protestantisme libéral, pasteur de l'Église protestante unie de France) à propos de ces versets de Saint Paul, « *la liberté chrétienne réside dans la découverte que nous ne sommes pas la somme des contraintes qui s'appliquent à nous. Nous sommes aussi ce que nous en faisons. Nous sommes aussi un être spirituel capable de donner du sens à ce que nous rencontrons, à ce que nous vivons, et nous sommes donc capables de réorienter les forces que, dans un premier temps, nous subissons d'autant plus que nous n'en étions pas conscients. Le sens que nous pouvons donner à nos choix, à nos actions, à nos paroles, est le centre de la prédication de Jésus et ce que Paul rappelle dans ce passage consacré à la liberté : il s'agit de l'amour. C'est en injectant l'amour dans les trajectoires humaines, dans les projets, dans nos réactions, que nous serons le plus libre possible. C'est Augustin qui l'a exprimé de la manière la plus concise et la plus nette qui soit en disant : « aime, et fais ce que tu veux. » Car l'amour nous préserve en même temps de l'anéantissement de soi et de la dévoration de l'autre. C'est justement pour éviter la logique qui consiste à se sacrifier, aussi bien que la logique du bouc émissaire qui fait de l'autre un ennemi, que nous sommes appelés à la liberté.* »

Comme le dit le nouveau Directoire pour la catéchèse (2020), dans son alinéa 85, « *chaque enfant de Dieu, en fonction de sa liberté, en écoutant Dieu et en reconnaissant les charismes confiés par lui, a la responsabilité de découvrir son propre rôle en termes de salut.* ».

<sup>8</sup> Un peu comme l'image traditionnelle chrétienne du feu dans lequel est plongé le fer : il faut accepter en effet de devenir, d'une certaine manière, feu pour supporter le feu, le brasier d'Amour qu'est notre Dieu, mais sans cesser

divinisation dans le langage des Églises orthodoxes orientales. C'est également mais autrement dit, la sanctification de l'homme devenu frère d'adoption et cohéritier du Christ<sup>9</sup> dans le vocabulaire et la tradition de l'Église catholique.

Ce ne sont pas mes élucubrations personnelles, mais la grande tradition de l'Église, la compréhension du salut explicitée très tôt par Saint Irénée de Lyon<sup>10</sup> (mort vers 202) et Saint Athanase d'Alexandrie<sup>11</sup> (mort en 373), tous deux reconnus comme Pères de l'Église, compréhension reprise par l'enseignement du magistère<sup>12</sup> et expérimentée existentiellement par d'innombrables saints.

Choisir de devenir un autre Christ ne peut pas être sans conséquence sur notre vie au quotidien, sur nos choix et nos actes, sur notre projet de vie. Mais ce n'est pas exactement le même projet que d'adhérer à un code moral, même si, sur notre chemin de sanctification (de divinisation dans le vocabulaire des Églises orthodoxes), nous avons vitalement besoin d'user de notre discernement personnel et de recourir à l'expérience de la communauté qu'est l'Église, et que la morale chrétienne a quelque chose à nous dire en la matière.

La question émerge en effet immédiatement de savoir :

- si la vie et les enseignements de Jésus, tels que nous y avons accès au travers des quatre évangiles, même complétés par la lecture des épîtres de Paul, Jean, Jacques et Pierre, suffisent à répondre à toutes nos questions,

---

d'être nous-mêmes, le fer changeant de couleur et de consistance, devenant capable d'enflammer d'autres objets, sans jamais cesser d'être du fer. Ce fer brûle, car il y a maintenant union de la matière avec feu. Mais dans cette unité ni le fer devient feu, ni le feu devient fer.

<sup>9</sup> Romains 8, 16-17 : « *L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers : héritiers de Dieu, et cohéritiers de Christ, si toutefois nous souffrons avec lui, afin d'être glorifiés avec lui.* »

Romains 8, 28 : « *Nous savons, du reste, que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son dessein. Car ceux qu'il a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à être semblables à l'image de son Fils, afin que son Fils fût le premier-né entre plusieurs frères.* »

Éphésiens 1, 5 : « *... nous ayant prédestinés dans son amour à être ses enfants d'adoption par Jésus-Christ, selon le bon plaisir de sa volonté, ...* »

Galates 4, 7 : « *Ainsi tu n'es plus esclave, mais fils ; et si tu es fils, tu es aussi héritier par la grâce de Dieu.* »

<sup>10</sup> « *Car telle est la raison pour laquelle le Verbe s'est fait homme, et le Fils de Dieu, Fils de l'homme : c'est pour que l'homme, en entrant en communion avec le Verbe et en recevant ainsi la filiation divine, devienne fils de Dieu.* »

<sup>11</sup> « *Le Fils de Dieu s'est fait homme pour nous faire Dieu.* »

<sup>12</sup> En reprenant notamment la formulation de Saint Thomas d'Aquin, également docteur de l'Église, mais considéré aussi depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle comme « le docteur universel », celui qui aurait le mieux su exprimer en langage raisonnable la foi catholique : « *Le Fils unique de Dieu, voulant que nous participions à sa divinité, assumait notre nature, afin que Lui, fait homme, fit les hommes Dieu.* ». Pour sa part le nouveau directeur pour la catéchèse (2020) dit, dans son alinéa 30 : « *Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne vraiment homme comme il le voulait et l'a créé ; l'homme dont l'image est le Fils ; l'homme qui est sauvé du mal et de la mort, pour participer de la même nature divine.* »

- s'il nous suffit de dupliquer le comportement de Jésus dans notre environnement qui n'est plus celui de la Galilée et de la Judée du temps du procureur Ponce Pilate,
- si, à chaque choix qui s'impose à nous, il est possible de trouver une réponse non équivoque dans ce que nous appelons le Nouveau testament, ou même à défaut dans l'Ancien Testament, dans les textes que Jésus connaissait et auxquels il se référait.

Comme nous le verrons plus en détail ultérieurement, la réponse est clairement non.

Ce n'est pas dévaloriser la Bible comme lumière qui éclaire notre chemin et comme guide pour nos vies de chrétiens que de reconnaître qu'il nous faut parfois, souvent en fait, avancer en *terra incognita* et « innover avec discernement » au moins au regard de ce que nous connaissons ou considérons comme bien établi. Par ailleurs nous sommes entourés de gens qui ne partagent pas nécessairement ce désir d'être un autre Christ, dans une société régie par des lois et règlements, un « vivre ensemble organisé », mais plus encore par des valeurs, coutumes et références qui reposent sur une autre vision de l'homme, sur une autre anthropologie.

### **Où nous rencontrons la morale et l'éthique, tant chrétiennes que sociales**

Sur ce chemin, nous rencontrons nécessairement la question de la morale ou de l'éthique. D'un point de vue strictement linguistique, les deux mots sont parfaitement équivalents, l'un venant du latin, l'autre du grec, pour désigner ce qui guide et encadre nos « mœurs » (*mores*), notre « comportement » (*ethos*). La réflexion sur la morale (ou l'éthique) est enracinée de manière immémoriale à la fois dans le « sacré », dans le « religieux », c'est-à-dire dans les premières explorations du « divin » qui nous renvoie vers « l'autre », mais aussi dans la philosophie, c'est-à-dire dans l'effort de sagesse des hommes confrontés à la vie en société, pour penser ce qui crée, fait grandir, mine ou détruit une communauté de vie, et de façon ultime pour dire ce que l'homme pense être et devoir être au sein d'un groupe d'autres êtres humains.

Le chrétien est citoyen<sup>13</sup> en ce monde, et à ce titre il ne peut ni se désintéresser, ni se désolidariser de cet effort moral louable et légitime de penser la « communauté des hommes » partout où il lui est donné de vivre. Mais il le fait avec la vive conscience que ce n'est pas l'alpha et l'oméga de sa vocation d'homme, avec le sentiment d'être « en partie un étranger » à cette vision close sur elle-même, qui ne donne pas sa place à Dieu<sup>14</sup>.

---

<sup>13</sup> Le citoyen a des droits qui lui sont reconnus et le font exister aux yeux de tous, mais aussi des devoirs envers les institutions qui incarnent la communauté de vie à laquelle il appartient. Les citoyens doivent respecter les lois afin de vivre ensemble dans une société organisée ; c'est l'assurance que la liberté, les droits et la sécurité soient garantis pour tous. En plus du respect des lois, chacun a le devoir de faire preuve de civisme et de civilité.

<sup>14</sup> Cf. la Lettre à Diognète (texte des années 160-200, probablement écrit à Alexandrie) : « *Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les coutumes. Car ils n'habitent pas de villes* ».

Le chrétien est en effet aussi (avant tout) citoyen du Royaume annoncé et réalisé dans la personne de Jésus ; à ce titre, il doit aussi penser ce qui crée, fait grandir, mine ou détruit la communauté-corps du Christ qu'est l'Église. Cela suppose de comprendre toutes les exigences de sa double vocation de fils de Dieu et de frère de tous, de frère universel (pour reprendre la terminologie du Bienheureux Charles de Foucauld). Ces deux dimensions, verticale (fils de Dieu) et horizontale (frère universel), sont absolument indissociables dans la vision du Royaume tel qu'annoncé par Jésus. Elles s'articulent dans la fraternité, la capacité de voir dans tout homme l'image de Dieu, l'image de notre Père à tous.

Mais hâtons-nous de constater qu'il n'y a pas automatiquement contradiction entre ces deux visions que, par souci de simplification, j'appellerai morale sociale et morale chrétienne (sans pouvoir encore définir cette dernière). Il y a cependant bien, sur un certain nombre de points (comme chacun d'entre nous peut le constater), conflit de valeurs, voire parfois incompatibilité totale et irréconciliable : il faut savoir les identifier et faire œuvre de discernement en étant au clair sur la hiérarchie des valeurs et sur les fondements ultimes des injonctions morales.

Dans des cas extrêmes, le pouvoir politique peut aller jusqu'à vouloir influencer ou même réécrire la morale chrétienne pour donner l'illusion qu'il n'y a pas de conflit possible entre morale chrétienne et morale sociale<sup>15</sup>, et que la morale sociale est nécessairement le meilleur de la morale chrétienne. Dans des cas beaucoup plus fréquents, une communauté de croyants, ou un croyant tout seul, peut faire des choix très sélectifs dans

---

*qui leur soient propres, ils n'emploient pas quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n'a rien de singulier. Leur doctrine n'a pas été découverte par l'imagination ou par les rêveries d'esprits inquiets ; ils ne se font pas, comme tant d'autres, les champions d'une doctrine d'origine humaine.*

*Ils habitent les cités grecques et les cités barbares suivant le destin de chacun ; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et le reste de l'existence, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur manière de vivre. Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens, et supportent toutes les charges comme des étrangers. »*

<sup>15</sup> Cf. l'information publiée sur le site [missionsetrangeres.com](http://missionsetrangeres.com), reprise par La Croix-L'Hebdo n°51 du 2 octobre 2020, et ce qu'écrit la revue électronique Aleteia dans son numéro du 30 septembre 2020 : « *En septembre 2020, un manuel scolaire destiné à l'enseignement professionnel dans le secondaire, publié par un service d'édition dépendant du gouvernement, a choisi de reprendre le passage biblique concernant la femme adultère afin d'enseigner aux élèves « l'éthique professionnelle et le respect de la loi ». On aurait pu s'en féliciter dans la mesure où Jésus, dans ce texte (Jn 8, 1-11), prend la défense de la femme adultère et empêche sa lapidation avec ces mots : « Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter une pierre ». Mais loin d'encourager une telle charité et l'amour de son prochain, le passage biblique cité dans le manuel scolaire assure que Jésus se serait mis lui-même à lapider la femme adultère en ajoutant : « Moi aussi je suis pécheur, mais si la loi ne devait être exécutée que par des hommes sans faute, la loi serait vaine ». Sans la vigilance d'un paroissien, cette falsification serait passée inaperçue. »*

Mais on peut également penser à « l'Église protestante du Reich » suscitée par les nazis en 1933, dans le cadre de la politique de « mise au pas », la Gleichschaltung, en regroupant les 28 églises régionales en une seule église. La fondation de cette dernière a été réalisée grâce au travail des Deutsche Christen, les Chrétiens allemands, qui ont obtenu une large majorité aux élections des églises en 1933. Elle fut le résultat de l'idée de créer un « christianisme positif », c'est-à-dire un christianisme purifié des éléments juifs, y compris de l'Ancien Testament.

la Parole de Dieu, et refuser de se faire interpellé sur cet écart possible entre la morale chrétienne et un certain type de morale sociale.

En première approximation, on peut situer le noyau irradiant la morale sociale quelque part dans le domaine de l'ordre et de la lutte contre la violence intra-communautaire, permettant et organisant le vivre-ensemble. Ce qui vivifie la morale chrétienne se situe dans l'amour et la miséricorde. Mais l'amour et la miséricorde peuvent aussi avoir besoin d'ordre pour que puisse s'épanouir tout le potentiel des êtres humains créés à l'image et à la ressemblance de Dieu<sup>16</sup> ; l'amour et la miséricorde ont toujours besoin de lutter contre la violence qui peut gangrener nos sociétés et détruire, physiquement ou psychiquement, des êtres humains.

C'est cette tension « citoyen en ce monde / citoyen du Royaume », constitutive de la condition du chrétien face au domaine que la morale (l'éthique) cherche à explorer, qui conduit :

- l'auteur anonyme de la Lettre à Diognète à affirmer : « *Toute terre étrangère leur est une patrie, et toute patrie leur est une terre étrangère (...). Ils sont dans la chair<sup>17</sup>, mais ils ne vivent pas selon la chair. Ils passent leur vie sur la terre, mais ils sont citoyens du ciel.* »,
- Saint Augustin<sup>18</sup> à parler des deux cités qui « **sont mêlées et enchevêtrées l'une dans l'autre en ce siècle, jusqu'au jour où le jugement dernier les sépare<sup>19</sup>.** », avant de préciser, ce qui est plus connu : « *Deux amours ont fait deux cités : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité terrestre, l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la cité céleste.* ».

Cette tension possible entre la morale sociale et la morale chrétienne saute aux yeux si on prête attention à la radicalité dérangeante de certaines paroles et paraboles de Jésus,

---

<sup>16</sup> Cf. l'importance mise par Saint Thomas d'Aquin sur la « tranquillité de l'ordre ».

<sup>17</sup> Attention à bien garder en mémoire l'anthropologie ternaire juive (qui est celle dans laquelle Jésus s'exprime, celle de l'Ancien et du Nouveau Testaments et celle des premiers siècles du christianisme) que nous avons longuement commentée lors des précédents cycles de causeries : la chair n'est pas la « viande », mais l'homme vivant, indissociablement à la fois physique (corps) et psychique (âme), mais envisagé sans sa troisième dimension qui est spirituelle, ouverte au souffle de l'Esprit. Vivre selon la chair, c'est donc mutiler la réalité profonde de l'homme, l'amputer de la dimension de l'esprit, et donc n'être plus en mesure de devenir l'homme nouveau qui est la vocation de l'homme.

<sup>18</sup> La Cité de Dieu, XIV, 28, BA 35, p. 465-467. Il faut garder en mémoire que Saint Augustin écrit dans le contexte de la chute de Rome en 410, prise et pillée par Alaric (roi des Wisigoths), conduisant à un énorme choc psychologique pour de nombreux chrétiens incapables de penser leur vie en ce monde sans cette cité jusque-là « centre du monde », pensée comme éternelle (à l'échelle de la société de l'empire romain d'alors), d'où l'insistance mise par Augustin à devoir penser la cité de Dieu « première » face à une cité terrestre dévalorisée, en fait très relativisée.

<sup>19</sup> Ceci est aussi une sérieuse mise en garde adressée à celles et ceux qui se prétendent capables par eux-mêmes, en tout temps et en tout lieu, et pour tout homme, de séparer ce qui est mêlé et enchevêtré, et de tout ramener à des oppositions simples et binaires, sans aucun espace d'incertitude et de choix. Face à la morale sociale, la morale chrétienne est rarement dans ce registre, même si elle peut l'être.

à tel point que certains chrétiens éminents<sup>20</sup> affirment sur cette base qu'il ne peut pas exister de morale chrétienne. Ainsi, à titre d'exemple :

- la parole de Jésus « *Je vous le dis en vérité, les publicains<sup>21</sup> et les prostituées vous devanceront dans le royaume de Dieu<sup>22</sup>* est adressée à ceux qui estimaient être moralement irréprochables, et de fait s'astreignaient à des obligations rituelles et comportementales très exigeantes ; à ce titre, ils étaient salués et respectés par beaucoup dans le peuple juif ;
- la parabole du fils prodigue, celle des talents, celle des ouvriers de la onzième heure, celle de l'économe infidèle, entre autres, mettent en exergue des comportements très éloignés de ceux que promeut la morale sociale, fondée notamment sur la bienséance, la justice distributive et rétributive, la réciprocité et la règle d'or (commune à beaucoup de sociétés, de cultures et de religions) : « *Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse* ».

La foi donnée à Jésus-Christ nous fait parfois entrer dans un monde de paradoxes et d'oxymores<sup>23</sup>, sur lesquels il convient de prier longuement, de prendre le temps de les explorer spirituellement (mais généralement pas tout seul), et de solliciter la lumière de l'Esprit-Saint avant de prétendre être capables d'en tirer une règle de vie valable en tout temps, en tout lieu et pour tout homme, à plus forte raison une morale « clé en mains ».

La morale, qu'elle soit sociale ou chrétienne, n'a généralement pas bonne presse. Elle est souvent identifiée avec un carcan de règles et contraintes dont la signification et la

---

<sup>20</sup> Cf. par exemple, Jacques Ellul, philosophe et théologien protestant, dans son livre sur « La subversion du christianisme » : « *La question que je voudrais esquisser dans ce livre est une de celles qui me troublent le plus profondément. Elle me paraît dans l'état de mes connaissances insoluble et revêt un caractère grave d'étrangeté historique. Elle peut se dire d'une façon très simple : comment se fait-il que le développement de la société chrétienne et de l'Église ait donné naissance à une civilisation, à une culture en tout inverse de ce que nous lisons dans la Bible, de ce qui est le texte indiscutable à la fois de la Torah, des prophètes, de Jésus et de Paul [...]. Si bien que d'une part on a accusé le christianisme de tout un ensemble de fautes, de crimes, de mensonges qui ne sont en rien contenus, nulle part, dans le texte et l'inspiration d'origine et d'autre part on a modelé progressivement, réinterprété la Révélation sur la pratique qu'en avaient la Chrétienté et l'Église. Les critiques n'ont voulu considérer que cette pratique, cette réalité concrète, se refusant absolument à se référer à la vérité de ce qui est dit. Or il n'y pas seulement dérive, il y a contradiction radicale, essentielle, dont véritable subversion.* ».

<sup>21</sup> C'est-à-dire des « collabos » de l'occupant romain, honnis du peuple.

<sup>22</sup> Le pape François nous rappelle (dimanche 27 septembre 2020) que cette parole « *ne doit pas nous amener à penser que ceux qui ne suivent pas les commandements et la morale de Dieu font bien* » ; « *Jésus ne désigne pas les publicains et les prostituées comme des modèles de vie* ». En réalité, ils sont comme « des « *privilégiés de la Grâce* », que Dieu offre à quiconque s'ouvre et se convertit à Lui ». Il ne faut en effet pas oublier de relier cette parole à celle qui suit immédiatement (Mt 21, 32) : « *En effet, Jean est venu à vous dans la voie de la justice, et vous n'avez pas cru en lui; les publicains, eux, et les prostituées ont cru en lui; et vous, devant cet exemple, vous n'avez même pas eu un remords tardif qui vous fit croire en lui.* ». La critique n'en reste pas moins rude vis-à-vis de ceux qui se voulaient des parangons de la morale.

<sup>23</sup> Figure de style qui consiste à allier deux mots de sens contradictoires, en cassant les compréhensions habituelles et en ouvrant à de nouvelles perspectives, via une image surprenante et forte. Exemples d'oxymore : « une douce violence », « une clarté obscure », « un silence éloquent », « une orgueilleuse humilité », « un mort vivant », ...

portée ne sautent pas (ou plus) aux yeux, obérant ainsi gravement la liberté de chacun et l'épanouissement individuel au profit d'un collectif dans lequel on ne se reconnaît que partiellement. Elle est associée à un passé rejeté, à un univers culturel dépassé, à un monde incapable de reconnaître et de valoriser la diversité et la différence des psychismes et des « modes d'être ».

La moralité reste par contre une qualité qu'on attend de celles et ceux qui sont en relation avec nous, plus encore quand ils ont un pouvoir sur nous. Nous reconnaissons généralement sans état d'âme que des non-chrétiens et même des athées peuvent être admirables dans le registre de la moralité, plus que la moyenne des chrétiens et que nous-mêmes. Nous charrions ainsi, explicitement ou implicitement, une série de questions sur le lien entre d'une part la morale, d'autre part la liberté, l'épanouissement, la relation interindividuelle et entre individu et communauté de vie, la hiérarchie des valeurs, avant même de nous poser la question de la spécificité de la morale chrétienne. Il nous faudra donc revenir ultérieurement sur ces points sensibles qui expliquent une partie de la distance que nous prenons vis-à-vis de ce que l'Eglise nous dit sur le sujet : nous le ferons à la fin du parcours.

Par contraste l'éthique semble avoir le vent en poupe, nonobstant ce que nous avons dit en rappelant que du strict point de vue linguistique, les termes morale et éthique sont équivalents. En France, il y a un comité national d'éthique, là où il y aurait un vrai scandale public à imaginer un comité national de morale. La perception générale est que l'éthique se situe au niveau de grands principes mobilisés à propos d'une question précise qui fait débat dans l'opinion publique ou dans un secteur professionnel, sans risque de généralisation et sans prétention de l'option finalement retenue à l'universalité.

Dans cette compréhension sociétale moderne, l'éthique relèverait prioritairement de la visée, quand la morale parlerait de contenus. Mais, comme le rappelle avec force le philosophe chrétien Paul Ricoeur<sup>24</sup>, il faut lutter « *contre les illusions d'une éthique sans morale qui ramènerait tout aux sentiments, à l'intuition privée, et finalement à des convictions qui ne seraient que des préjugés, ou qui se contenteraient de ratifier le sens commun, « ce que tout le monde dit »* »<sup>25</sup>.

Concernant l'éthique, il n'en reste pas moins que :

---

<sup>24</sup> Paul Ricoeur, né le 27 février 1913 à Valence (Drôme) et mort le 20 mai 2005 à Châtenay-Malabry (Hauts-de-Seine), est un philosophe français. Il développe la phénoménologie et l'herméneutique, en dialogue constant avec les sciences humaines et sociales. Il s'intéresse aussi à l'existentialisme chrétien et à la théologie protestante. Son œuvre est axée autour des concepts de sens, de subjectivité et de fonction heuristique de la fiction, notamment dans la littérature et l'histoire. Il ne cesse de rester en débat avec des sources non philosophiques de la philosophie, et notamment les textes bibliques.

<sup>25</sup> L'éthique, la morale et la règle, IIA459, in Autres Temps 24 (1990) février, 52-59.

- l'issue du processus enclenché dans les comités d'éthique réside, la plupart du temps, dans des règles souvent précises, voire tatillonnes, souvent contestées par une minorité qui s'efforce de faire remettre l'ouvrage sur le métier ;
- le débat est rarement clos au regard des effets collatéraux inévitables de ce choix dans un environnement proche.

En cela, la décision éthique allant au bout de sa démarche présente certaines analogies manifeste avec la décision morale.

Ipsa facto la démarche éthique, désormais valorisée à due proportion de la dévalorisation de la morale, repose en premier lieu sur une hiérarchisation des valeurs. En effet elle suppose la mise en lumière de ce qui revendique d'être un consensus social identifiant ce qui est plus important que le reste, parmi les valeurs parfois contradictoires en jeu. Sur cette base sont analysés les choix possibles de comportement, et ceci au regard de ce qu'ils impliquent à la fois pour le « vivre ensemble » et pour dire ce que l'homme pense être et devoir être au sein d'un groupe d'autres êtres humains (cf. supra).

Le juif et le chrétien ne pourront s'empêcher de remarquer, avec un sourire<sup>26</sup>, que cette démarche de hiérarchisation des valeurs qui interpelle des comportements ressemble furieusement à la démarche de la pensée juive prophétique, démarche dans laquelle Jésus s'est par ailleurs situé. Celle-ci met en effet en tension permanente un droit conditionné historique, fournissant des normes capables de régler des questions concrètes, avec un droit apodictique<sup>27</sup>, édicté au nom de Dieu, grandes normes de niveau supérieur qui représentent un critère et une ligne d'orientation conduisant à mettre en discussion le droit conditionné historique, sans le dévaloriser a priori pour autant.

En résumé, dans le modèle de pensée judéo-chrétienne, il s'agit de faire interagir (parfois très énergiquement) des normes ou des règles, avec des méta-normes, des principes d'essence supérieure qui les jugent. Quand les prophètes<sup>28</sup> fustigent avec virulence les radicales insuffisances d'un comportement rituel ou moral apparemment irréprochable, au nom d'un « plus important aux yeux de Dieu », ils se situent dans cette tradition. Quand Jésus, les scribes et les pharisiens discutent du plus grand commandement (Marc 12, 28-34<sup>29</sup> ; Matthieu 22, 33-40 ; Luc 10, 25), ils se situent également dans cette tradition.

---

<sup>26</sup> On se situe un peu dans la logique de ce qu'en 1908 le journaliste et polémiste anglais Chesterton appelait les vertus chrétiennes devenues folles : « *Le monde moderne est plein d'anciennes vertus chrétiennes devenues folles. Elles sont devenues folles, parce qu'isolées l'une de l'autre et parce qu'elles vagabondent toutes seules.* »

<sup>27</sup> Qui présente un caractère d'universalité et de nécessité absolue.

<sup>28</sup> Par exemple : 1 Samuel 15, 22 : « *Samuel dit : L'Éternel trouve-t-il du plaisir dans les holocaustes et les sacrifices, comme dans l'obéissance à la voix de l'Éternel ? Voici, l'obéissance vaut mieux que les sacrifices, et l'observation de sa parole vaut mieux que la graisse des béliers.* ». Osée 6, 5-6 : « *et mon jugement surgira comme la lumière. Car c'est l'amour qui me plaît et non les sacrifices, la connaissance de Dieu plutôt que les holocaustes.* »

<sup>29</sup> Notamment : « *Un scribe qui avait entendu la discussion, et remarqué que Jésus avait bien répondu, s'avança pour lui demander : « Quel est le premier de tous les commandements ? ». Jésus lui fit cette réponse : « Voici le premier : Écoute, Israël : le Seigneur notre Dieu est l'unique Seigneur. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de*

Ce qui cristallise souvent le rejet de la morale, et a contrario explique la séduction d'une éthique se limitant à la visée, c'est le registre de l'interdiction, réputé dans notre société moderne être « liberticide », contraire à l'épanouissement de notre être. Pourtant ce serait une chimère, un fantasme qu'une éthique ou une morale sans interdiction.

Rappelons d'abord que l'interdiction laisse beaucoup plus de place à l'invention et à la diversité des « modes d'être » que les règles positives qui se révèlent être un carcan autrement plus contraignant, nécessitant souvent d'entrer dans une spirale sans fin de précisions sur ce qu'il convient de faire, où, quand et comment.

Suivons ensuite le philosophe (chrétien) Paul Ricoeur qui nous explique pourquoi l'interdiction est une réponse pertinente aux trois motivations qui soutendent la démarche éthique ou morale : le souci de soi, le souci de l'autre et le souci de l'institution qui incarne le projet de communauté de vie :

- *« S'il est vrai que l'estime de moi-même jaillit de mon désir fondamental d'être une créature accomplie, il y a cependant en moi des résistances, une recherche du plaisir à court terme, de la satisfaction immédiate, qui peuvent ruiner un projet de longue durée et de plus haute qualité. C'est ce que, dans toute la tradition judéo-chrétienne, on a appelé « le péché ». Du fait de cette inadéquation, du fait que je ne suis pas à la hauteur de mes désirs les plus profonds, le passage est obligé par le « non » : non, tu ne feras pas ceci ou cela.*
- *À plus forte raison cela s'applique-t-il au rapport avec autrui. Mon premier mouvement n'est peut-être pas de tuer l'autre, mais il est tout au moins de m'en servir. Que ce soit sexuellement ou professionnellement, dans le loisir ou dans la vie institutionnelle, la formule de Kant : « Tu traiteras l'humanité, en ta personne comme en celle d'autrui, comme une fin et jamais seulement comme un moyen », est une façon indirecte de dire que notre mouvement naturel est de traiter autrui comme un moyen. Il y a un « non » qui est illustré par le « tu ne tueras pas » : interdiction du meurtre comme interdiction du mouvement de victimisation qui est sans cesse relancé par l'affirmation de nous-mêmes.*
- *Au plan institutionnel aussi, il est certain que nous ne connaissons pas de système de vouloir-vivre ensemble qui n'ait pas à trancher sans cesse contre des coalitions d'intérêts privés, des formes multiples de parasitisme social, de résistance belliqueuse. Sans aller jusqu'à Hobbes, voyant dans l'état de nature la guerre de tous contre tous, il est avéré que nous ne savons pas faire fonctionner une société sans un moment répressif inexpugnable. C'est dans ce contexte, en particulier, qu'il faut réfléchir sur l'État. On ne peut pas concevoir une structure politique qui ne disposerait pas de l'usage légitime de la violence à certains moments ; ce monopole de la puissance publique signifie bien qu'à un certain point, il y a un « non, tu ne feras pas ». Citons pour exemple la législation routière. »*

---

*toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force. Et voici le second : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas de commandement plus grand que ceux-là. »*

Dès lors qu'il y a une règle morale, et plus encore une interdiction, nous revendiquons avec une ardeur toute particulière que cette règle soit effectivement universelle (critère déterminant pour valider une règle comme morale), nous garantissant notamment que personne ne sera « mieux traité » que nous, et que la contrainte que nous subissons s'impose à tous dans l'esprit de créer des conditions du vivre ensemble qui soient bien favorables à tous, et en particulier à nous.

Toujours avec Paul Ricoeur, « *constatons d'emblée que la règle d'universalisation n'évite pas les conflits de devoirs, ne les résout pas, et même en crée de nouveaux. Tout simplement parce que, dès que l'on veut commencer à légiférer, à articuler de façon cohérente, on crée des situations conflictuelles ; c'est que nous ne sommes pas capables de viser un objectif sans le limiter dans sa perspective... Les débats naissent dans des situations intermédiaires. Tout ne peut pas être légiféré, tout ne peut pas être rationalisé.* ». Nous avons à identifier et mobiliser notre propre boussole dans ces situations intermédiaires.

### **Pourquoi la morale a quelque chose à voir avec le péché**

Souvent pourtant nous avons la tentation de croire que la morale est un ensemble de lois comportementales à prétention universelle, code où tout a été légiféré, où il suffit de trouver la bonne page pour avoir la bonne réponse à chaque situation que nous vivons, aussi complexe et déroutante soit-elle. Attention : pour le chrétien, le péché n'est pas une infraction à la morale, comme il y peut y avoir une infraction juridique à un code réglementaire, sanctionnée par un P.V. et une peine. Le péché n'est certes pas étranger à notre manière d'être, à notre comportement (en pensée, en paroles, par action ou par omission), mais il faut en comprendre la nature.

Tout commence avec la conscience réflexive, avec notre capacité humaine à la fois à anticiper un comportement (et donc à faire un choix parmi plusieurs scénarios possibles) et à réfléchir *a posteriori* sur la pertinence de ce choix, et pas seulement au regard de ce qui concerne notre survie dans un environnement complexe et en partie hostile. L'anticipation comme l'évaluation *a posteriori* supposent nécessairement une grille hiérarchisée et cohérente d'analyse. Cette grille intègre les valeurs que nous assumons dans notre vie, ce que nous comprenons du sens de notre vie et de ce pourquoi nous sommes appelés à vivre en Dieu.

C'est ici qu'apparaît la possible prise de conscience d'un comportement erroné (passé ou envisageable), qui « rate sa cible », qui n'est pas conforme à ce que nous comprenons du projet de Dieu pour l'homme. C'est en effet ici qu'apparaît la responsabilité liée à la fois à la liberté et à la connaissance, à la liberté découlant de la connaissance ; le péché suppose toujours à la fois la connaissance et la liberté. **Le péché doit être compris comme ratage de cible (ce qu'il est étymologiquement en hébreu) au regard de la vocation de l'homme, et comme rupture de l'Alliance proposée par Dieu entre Lui et l'homme, comme nous l'enseignent les livres de la Première Alliance.** Le péché

apparaît d'autant plus clairement que l'homme commence à pressentir, découvrir, comprendre le projet de Dieu pour l'homme, la vocation de l'homme.

Cela a donc quelque chose à voir avec la liberté de l'homme, voulue par Dieu. Et la liberté est inextricablement liée au sens que nous donnons à notre vie<sup>30</sup>. L'homme peut refuser d'écouter la Parole de Dieu, il peut refuser de se fier à l'expérience plurimillénaire des croyants que rappelle et formalise l'Eglise<sup>31</sup>. Il peut vouloir faire par lui-même ses « dosages », hiérarchiser différemment ses priorités, relativiser certaines valeurs, ... Il peut se construire une morale « sur mesure », adaptée à ce qu'il pense être la réponse à son appel propre, et la vivre d'une manière qui suscite le respect. Mais sur l'apprentissage et l'expression en actes de sa liberté, l'homme sera nécessairement confronté à sa conscience, processus dynamique immensément valorisé par la tradition chrétienne bien qu'il soit manifeste que la conscience peut aussi se tromper, faute de lumière suffisante. La morale chrétienne met en exergue la conscience, et le discernement qu'elle permet pour reconnaître les voies qui risquent fortement de conduire à un « ratage de cible », et donc au péché. La responsabilité dans un tel « ratage de cible » viendra d'abord du fait que l'homme n'aura pas écouté sa conscience.

### **Que nous apprennent le baptême et la confirmation ?**

Terminons cette première étape de notre réflexion en revenant à notre point de départ (le défi du changement de comportement du baptisé), et au programme affiché : « Un baptisé vivant la morale chrétienne sans moralisme ni angélisme ». Revenons donc sur la dimension sacramentelle, au travers du baptême et de la confirmation, deux sacrements intimement liés. Leur séparation dans la tradition catholique ne s'explique d'ailleurs que par l'histoire et par une hiérarchisation<sup>32</sup> des symboles mobilisés dans le sacrement, un peu différente de celle de la tradition des Eglises orientales qui ont conservé un seul sacrement, comme il l'était dans l'Eglise primitive.

Nous avons vu au début de cette année 2020, à propos du lien entre baptême et mission, que la compréhension du baptême et de ses enjeux nous est donnée au chapitre 3 de l'Evangile selon Jean, lorsque Jésus répond à Nicodème venu le voir de nuit, en cachette, et qui s'étonne des paroles qui lui sont dites : « *Amen, amen, je te le dis : personne, à moins de naître de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est*

---

<sup>30</sup> Le sens a lui-même quelque chose à voir avec notre besoin de cohérence : sentir que les petites choses du quotidien, les petites comme les grandes décisions, sont les pièces d'un tableau plus vaste et encore plus coloré. C'est cela qui nous donne le sentiment d'être à notre place, de vivre en harmonie avec ce pour quoi nous sommes faits.

<sup>31</sup> Dans nos sociétés occidentales modernes qui promeuvent le développement personnel, l'épanouissement du corps et de l'âme, les enseignements de la psychologie et de la psychanalyse (disciplines finalement assez récentes), et le savoir-faire des coachs, peu de personnes sont conscientes du patrimoine immense de savoir en la matière que détient l'Eglise en matière d'intériorité humaine, de connaissance de nos ressorts les plus intimes et d'expériences pratiques en tous genres.

<sup>32</sup> Notamment quant à la place de l'évêque (et ce qu'elle dit de la communauté chrétienne qui agit dans le sacrement) et à la dynamique de l'Esprit Saint.

*né de la chair est chair ; ce qui est né de l'Esprit est esprit*<sup>33</sup>. Ne sois pas étonné si je t'ai dit : il vous faut naître d'en haut. ». C'est l'enjeu de la seconde naissance, la première étant notre naissance biologique, celle de notre « chair » (dimensions physique et psychique de l'homme).

Renaître de l'eau et de l'Esprit doit être compris sur le mode de l'inaccompli<sup>34</sup>, comme quelque chose qui a commencé le jour de notre baptême, mais aussi comme quelque chose qui commence tous les jours et notamment aujourd'hui, et qui n'est pas parvenu à une forme accomplie, « parfaite », définitive. Selon la logique paradoxale que nous avons déjà vue lors du cycle sur « baptême et mission », à la Pentecôte, tout est déjà fait et tout reste à faire ; c'est une grande caractéristique de la vie dans l'Esprit.

C'est ce pourquoi Saint Paul parle si souvent de la métamorphose<sup>35</sup>, pour désigner le renouvellement de l'homme, sa transformation en profondeur sous l'effet de l'Esprit, en pointant un processus d'évolution et de développement qui procède par sauts, par à-coups et par ruptures, et non de manière lisse et continue. C'est également ce pourquoi Saint Augustin nous invite à **devenir** ce que nous sommes, avec le rappel que nous fait Tertullien : « *On ne naît pas chrétien, on le devient* ». J'ajouterai personnellement : « *on n'a jamais fini de le devenir, et sur ce chemin, on ne construit rien sur la base de ses seules propres forces* », ce qui nous renvoie une nouvelle fois aux sacrements de l'initiation, et en premier lieu au baptême et à la confirmation.

---

<sup>33</sup> Pour bien comprendre ce que nous dit Jésus, il nous faut retourner à l'anthropologie juive, qui est ternaire, et donc différente de l'anthropologie grecque, binaire ou dualiste (corps et âme), qui nous est familière. Pour le juif, l'homme est composé de poussière (d'atomes), d'une âme (anima en latin, psyche en grec) qui « informe » cette poussière (ce qui donne un homme tel que nous le percevons dans sa vie biologique et psychique), mais aussi d'un esprit qui est le don de Dieu et qui nous permet d'être en relation avec Dieu, avec son Esprit saint. Cette anthropologie ternaire est articulée en son sein, comme nous le rappelle Saint Justin (II<sup>ème</sup> siècle) : « *Le corps est donc le lieu de l'âme, comme l'âme est elle-même le lieu de l'esprit* ».

<sup>34</sup> Nous nous trouvons en effet dans le cadre de la pensée et de la langue hébraïques. L'hébreu ne connaît pas les temps qui nous sont familiers (passé, présent, futur), mais connaît des « aspects », c'est-à-dire la différence entre ce qu'on appelle « l'accompli » (parfois « le parfait ») et « l'inaccompli ». L'inaccompli peut désigner quelque chose qui a commencé, quelque chose qui commence, quelque chose qui est en voie de venir ou de finir, et donc il peut se traduire aussi bien par un passé que par un imparfait, un présent ou un futur.

<sup>35</sup> Notons aussi que le verbe grec utilisé par Mt 17, 2 et Mc 9, 2 pour décrire la transfiguration de Jésus au Mont Thabor, est « se métamorphoser », dans une tonalité qui insiste sur la rupture, alors que **pour les disciples du Christ l'accent du même verbe est davantage mis sur l'ampleur de la transformation qui nécessite du temps et des étapes**. Etymologiquement, le mot métamorphose vient du grec meta-morphosis qui signifie changer de forme (se transformer). Ce mot s'applique parfaitement à la transformation profonde, spectaculaire, que subissent certains animaux pour passer de l'état larvaire à l'état adulte. La métamorphose de la chenille en papillon évoque la transformation spirituelle de l'homme. Pour le chrétien, le papillon est devenu symbole de résurrection et de salut, au travers de sa « seconde naissance ». **Le catéchumène qui est une chenille en devenir, comme tout baptisé, a vocation à se comporter comme un papillon, à connaître la vie du papillon, en manifestant sa seconde naissance dans l'eau et dans l'Esprit, sa métamorphose.**

Le sacrement manifeste l'invisible de manière visible ; il réalise ce qu'il fait ; il fait advenir ce qu'il montre<sup>36</sup>. C'est cela la compréhension chrétienne du sacrement qui ne peut être confondu avec un « tour de magie ». C'est ce pourquoi il est si important de prêter attention aux gestes et aux symboles auxquels il recourt, à ce que ces gestes et symboles nous enseignent en même temps qu'ils nous transforment. Pour le baptême, je m'arrêterai seulement sur l'eau, et pour la confirmation sur l'huile parfumée qu'est le saint-chrême.

Dans le baptême par aspersion<sup>37</sup>, l'eau donne à voir l'amour de Dieu qui lave, qui efface le péché. Elle montre l'amour et le pardon de Dieu qui « restaure » l'homme dans sa vocation à être un nouveau Christ, dans sa vocation à la sanctification ou à la divinisation, et ce quel que soit l'écart constaté entre d'une part ce que nous sommes et faisons et d'autre part ce que nous sommes appelés à devenir, quelle que soit l'importance du péché qui nous habite. Comme le dit le Rituel d'initiation chrétienne de adultes (RICA), l'eau du baptême lave des souillures qui déforment l'image de Dieu en l'homme créé à la ressemblance de Dieu.

Si l'eau qui nous lave reste à la surface de la peau et suffit pourtant à tout nettoyer, c'est que nous proclamons un formidable message d'espoir et de salut : le péché ne peut jamais altérer définitivement le potentiel d'image de Dieu que nous sommes. Mais nous savons pourtant tous bien que le péché ne cesse de nous salir, de rendre peu ou pas discernable en nous cette ressemblance à Dieu. Mais par cette expérience baptismale, nous savons que le péché n'est pas notre horizon ultime, que l'image de Dieu en nous résiste à tout, que notre vocation à « devenir Dieu » est plus forte que tout, que l'amour, la miséricorde et le pardon de Dieu sont premiers par rapport au péché.

Dans l'onction par le saint-chrême lors de la confirmation, l'huile (à la différence de l'eau) rentre dans la peau, tout comme « l'Esprit Saint entre en nous<sup>38</sup> » et vient régénérer ce qui est blessé au plus profond de nous, pour nous donner « *un esprit de sagesse et*

---

<sup>36</sup> En rappelant la logique précédemment exposée de « l'inaccompli » et l'illusion de croire que tout (dans la métamorphose selon la logique de Saint Paul) est acquis, terminé, « accompli » dès l'instant de la célébration du sacrement. Nous ne devons pas nous situer dans la « pensée magique ». Comme le rappelle Michel Fromaget (philosophe chrétien contemporain), « *L'expression de « seconde », ou « nouvelle naissance », pour pertinente qu'elle soit, n'est cependant pas sans risque, notamment celui de faire croire qu'après elle, tout est fait. Or, bien au contraire elle signifie que tout commence, voire seulement que tout peut commencer. Mais si, et seulement si, le sujet y consent, c'est-à-dire s'il prend la ferme et vraie résolution de se désapproprier de lui-même, de se décoller de lui-même, pour toujours plus se fier à l'être essentiel, et au fond seul réel, qu'il vient de découvrir en lui. En résumé, la nouvelle naissance n'est jamais faite et toujours à faire. Jamais derrière, toujours devant.* ».

<sup>37</sup> Dans le baptême par immersion, le symbole met davantage l'accent visible sur la mort et la résurrection en Christ, car la personne est plongée la tête sous l'eau par trois fois comme si elle se noyait, elle en a le souffle coupé mais quand elle rejaillit, elle reprend souffle, elle renaît à la vie, à une vie nouvelle. Mais sans faire disparaître la dimension de lavement des souillures. Avant Jésus, Jean, le prophète, plongeait les gens dans les eaux du fleuve Jourdain pour qu'ils soient comme lavés de leurs péchés. On le surnommait « le Baptiste ».

<sup>38</sup> Image qui reflète notre perception usuelle, et qui ne doit pas nous faire oublier que Dieu est déjà présent au plus intime de nous-même, même quand nous l'ignorons, et que la quête de Dieu à l'extérieur de nous-mêmes finit toujours par la découverte que Dieu nous attendait en nous-mêmes.

*d'intelligence, un esprit de conseil et de force, un esprit de connaissance et d'affection filiale, un esprit d'adoration* » (cf. les mots du RICA pour la confirmation). L'Esprit saint a une action en profondeur en nous : il agit pour nous guérir, tout comme l'huile était utilisée dans l'Antiquité pour soigner les corps<sup>39</sup>. Les Églises orthodoxes orientales ont d'ailleurs une autre conception du péché que celle qui a fait florès en Occident : le péché y est vu comme une maladie, pas comme une faute au sens juridique.

Mais le saint-chrême n'est pas que de l'huile, c'est une huile parfumée<sup>40</sup>, qui exhale une bonne odeur, perçue par tous ceux qui sont autour. Comme le dit Saint Paul aux baptisés (2 Co 2, 15) : « *Nous sommes, en effet, pour Dieu la bonne odeur de Christ, parmi ceux qui sont sauvés et parmi ceux qui périssent.* ». Cette bonne odeur du confirmé provient du fait que l'Esprit-Saint, qui est entré en l'homme et l'a guéri (tout comme l'huile qui soigne) ne peut pas ne pas nous changer. Il nous fait agir comme le Christ, d'une manière que celles et ceux qui nous entourent perçoivent nécessairement.

Il y a donc pleinement complémentarité des symboles (et de ce qu'ils montrent de l'invisible) entre l'eau et l'huile parfumée. Ce qu'elles font, en nous donnant à voir l'invisible, manifeste en fait l'unité indissociable de ces deux sacrements de l'initiation. Il faut d'ailleurs remarquer que le baptême, même séparé chronologiquement de la confirmation dans la majorité des cas, fait aussi appel au symbole du saint-chrême<sup>41</sup>.

---

<sup>39</sup> Cf. l'Évangile selon St Luc, au chapitre 10 : « *Mais un Samaritain, qui était en route, arriva près de lui ; il le vit et fut saisi de compassion. Il s'approcha, et pansa ses blessures en y versant de l'huile et du vin ; puis il le chargea sur sa propre monture, le conduisit dans une auberge et prit soin de lui.* »

<sup>40</sup> On sait en effet que dans l'antiquité, les parfums que nous connaissons, à base d'alcool, n'étaient pas en usage, et que c'est l'huile qui servait de fixateur aux substances odoriférantes. Le saint chrême (du grec *χρῆσμα* / *khřisma*, « onguent, parfum ») est un mélange d'huile végétale naturelle et de parfums, destiné à l'onction et utilisé dans le baptême, la confirmation et l'ordination qui sont des sacrements chrétiens, et lors de la consécration d'une église ou de son autel. Le saint chrême est l'une des trois sortes d'huile sainte utilisées dans la liturgie de plusieurs Églises chrétiennes ; les autres étant l'huile des catéchumènes, la dernière l'huile des malades. Le saint chrême est un mélange d'huile végétale naturelle et de « baume de Judée ». Selon Migne, ce baume est une espèce de résine très odorante qu'on retire, par incision, de l'arbre nommé *Commiphora opobalsamum*, qui pousse en Arabie et en Judée. Ce mélange est considéré comme l'emblème de la douceur et de la bonne odeur des vertus d'un disciple de Jésus-Christ (cf. l'odeur de sainteté). Dans le rite byzantin, plus particulièrement chez les Arméniens, le chrême, appelé myron, est également composé d'huile d'olive et de baume, mais on y ajoute d'autres substances odoriférantes. Les maronites ajoutent, toujours à l'huile d'olive et au baume, du safran, de la cannelle, de l'essence de rose, de l'encens blanc, etc. Dans tous les cas, la base du mélange est, traditionnellement, l'huile d'olive.

<sup>41</sup> Cf. le Catéchisme de l'Église catholique (CEC) :

« 1290 Aux premiers siècles, la Confirmation constitue généralement une unique célébration avec le Baptême, formant avec celui-ci, selon l'expression de S. Cyprien, un " sacrement double ". Parmi d'autres raisons, la multiplication des Baptêmes d'enfants, et ce en tout temps de l'année, et la multiplication des paroisses (rurales), agrandissant les diocèses, ne permettent plus la présence de l'évêque à toutes les célébrations baptismales. En Occident, parce que l'on désire réserver à l'évêque l'achèvement du Baptême s'instaure la séparation temporelle des deux sacrements. L'Orient a gardé unis les deux sacrements, si bien que la confirmation est donnée par le prêtre qui baptise. Celui-ci cependant ne peut le faire qu'avec le " myron « consacré par un évêque (cf. CCEO, can. 695, 1 ; 696, 1).

1291 Une coutume de l'Église de Rome a facilité le développement de la pratique occidentale : grâce à une double onction au saint chrême après le Baptême : accomplie déjà par le prêtre sur le néophyte, au sortir du bain baptismal, elle est achevée par une deuxième onction faite par l'évêque sur le front de chacun des nouveaux baptisés (cf. S. Hippolyte, trad. ap. 21). La première onction au saint chrême, celle que donne le prêtre, est restée rattachée au rite

C'est cette double logique symbolique, qui nous dit et qui nous montre à voir beaucoup de l'amour et de la miséricorde de Dieu, qui met à sa juste place la morale dont nous devons apprendre à vivre sans en faire un absolu qui nous cacherait Dieu, sans en faire une idole qui prendrait la place de Dieu.

Rappelons néanmoins que les sacrements nécessitent la pleine coopération de l'homme. Ils ne produisent leurs effets que « *si, et seulement si, le sujet y consent, c'est-à-dire **s'il prend la ferme et vraie résolution de se désapproprier de lui-même, de se décoller de lui-même, pour toujours plus se fier à l'être essentiel, et au fond seul réel, qu'il vient de découvrir en lui. En résumé, la nouvelle naissance n'est jamais faite et toujours à faire. Jamais derrière, toujours devant.*** » (Cf. Michel Fromaget).

Sur ce chemin la morale chrétienne peut être pour nous une lumière, un guide, en tant qu'écoute de la Parole de Dieu (Dieu qui veut notre bien, notre bonheur) et fruit de l'expérience de la communion des saints, sans jamais nous dispenser, comme préalable, à la fois de « désirer et vouloir », envers et contre tout, la métamorphose dont parle Saint Paul. Ceci ne nous empêchera pas de nous sentir parfois seuls, désemparés, impuissants à vivre (et même à « désirer et vouloir ») cette métamorphose en face de certaines situations complexes, ou tout simplement en face de situations banales du fait de la faiblesse de notre volonté.

Nous terminerons ce soir à l'ombre de Saint Paul, en constatant (Lettre de saint Paul Apôtre aux Romains 7, 18-25a) : « *Frères, je sais que le bien n'habite pas en moi, je veux dire dans l'être de chair que je suis. En effet, ce qui est à ma portée, c'est d'avoir envie de faire le bien, mais pas de l'accomplir. Je ne réalise pas le bien que je voudrais, mais je fais le mal que je ne voudrais pas. Si je fais ce que je ne voudrais pas, alors ce n'est plus moi qui accomplis tout cela, c'est le péché, lui qui habite en moi. Moi qui voudrais faire le bien, je constate donc en moi cette loi : ce qui est à ma portée, c'est le mal. Au plus profond de moi-même, je prends plaisir à la loi de Dieu. Mais, dans tout mon corps, je découvre une autre loi, qui combat contre la loi que suit ma raison et me rend prisonnier de la loi du péché qui est dans mon corps. ... **Et pourtant, il faut rendre grâce à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur.*** ».

### **Où irons-nous désormais lors des causeries suivantes ?**

Après avoir dessiné ce paysage et pris le temps de montrer l'enjeu crucial du changement de comportement pour tout être humain qui rencontre le Christ, nous sommes désormais prêts pour tenter de comprendre le contenu de la morale chrétienne. Nous n'oublierons cependant jamais sur ce chemin, que le chrétien vit dans une société particulière, nécessairement enracinée dans une culture, un territoire et une époque.

---

*baptismal ; elle signifie la participation du baptisé aux fonctions prophétique, sacerdotale et royale du Christ. Si le Baptême est conféré à un adulte, il n'y a qu'une onction postbaptismale : celle de la Confirmation. »*

Lors des quatre causeries suivantes, nous nous arrêterons sur le Décalogue (les Dix Paroles, les Dix Commandements), puis sur la compréhension juive de l'univers culturel et religieux auquel Jésus se réfère, soit pour le conforter, soit pour le « redresser », avant d'aborder l'univers immense des Béatitudes. Nous chercherons ensuite à comprendre sur quelles bases paradoxales la morale chrétienne s'est élaborée, avec ses grandes réussites, mais aussi ses risques et parfois ses dérives, et comment elle est pertinente pour nous, maintenant et là où nous vivons. Au travers de ce parcours, nous verrons à plusieurs reprises la force et la prégnance des deux tentations symétriques du rigorisme et de l'angélisme, qui peuvent être un piège mortel pour celles et ceux qui se veulent disciples du Christ.



